

le libertaire

HEBDOMADAIRE

Rédaction & Administration : 69, b' de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS

Pour la France : Un an. . . 10 fr. Six mois. . . 5 fr.
 Pour l'Étranger : Un an. . . 12 fr. Six mois. . . 6 fr.

Problèmes de l'heure

Nous vivons une époque qui complète dans l'histoire de l'évolution humaine.

Par suite des conflits, ou pour mieux dire du conflit, puisque tous les mouvements de travailleurs, de divers métiers, se résument pour l'heure en une seule et unique revendication, la nationalisation ; par suite, disons-nous, de la lutte formidable qui se trouve engagée la question sociale se trouve posée en son entier.

Il s'agit de savoir si cette question sociale, qui partage les sociétés humaines en deux camps : « exploités et exploités », les voleurs et les volés, « gouvernants et gouvernés », « maîtres et esclaves », sera résolue par bribes, petit à petit, par le moyen de concessions réciproques, ce qui serait une preuve de faiblesse de la part du mouvement ouvrier ; ou bien si, au contraire, possédant les moyens de pression et la force d'action nécessaires, les travailleurs de ce pays auront la constance, la volonté, la foi, susceptibles de leur faire entrevoir la possibilité prochaine du salut et de leur faire repousser toutes compromissions, toutes demi-mesures.

La question se trouve ainsi posée : possédant en main tous les atouts, les organisations ouvrières, les militants, les hommes d'action sauront-ils jeter bas la société bourgeoise, capitaliste et instaurer à sa place le Communisme ? Nul doute que nous devons œuvrer, nous, anarchistes, par le succès total de l'action engagée. Et c'est dans cet esprit que tous, sans réticences, nous devons prendre part à la lutte !

Comme nous l'observons la semaine dernière, le mouvement déchaîné par les corporations du Cartel : Cheminots, inscrits, mineurs, dockers, s'est étendu à d'autres branches d'industries et tend de plus en plus à se généraliser et à devenir, effectivement, un mouvement d'ensemble de toutes les forces prolétaires et véritablement un mouvement de grève générale, englobant tous les travailleurs de ce pays, à quelque industrie qu'ils appartiennent.

C'est là d'ailleurs, pour l'action engagée, la seule planche de salut, la seule possibilité de succès. Et le désintéressement de certaines catégories de travailleurs, serait un crime. Ceux qui ne comprendraient pas, à l'heure actuelle, que l'enjeu de la lutte dépend du concours et l'entrée en action de tous les exploités seraient des frères à leur propre cause.

Qu'on le veuille ou non, de par la généralisation du mouvement, qui tend à englober la collectivité tout entière, et qui doit compter avec l'action, l'entrée en ligne d'éléments nettement révolutionnaires, le cadre étroit, mesquin, contraire au véritable esprit du syndicalisme, du projet de nationalisation présenté par la C.G.T., se trouve quelque peu débordé. Les éléments révolutionnaires qui participent au mouvement et sont dans son sein les plus actifs, les plus remuants, les plus agissants, veulent plus et mieux qu'une « Régie des chemins de fer » pour ne parler que des cheminots, sous le contrôle de l'Etat, « Régie » définie, ou précisée par une commission ainsi composée :

- 1 conseiller d'Etat, président, désigné par le Conseil d'Etat ;
- 1 conseiller des Requetes au Conseil d'Etat, désigné par le Conseil d'Etat ;
- 1 député, désigné par la Chambre ;
- 1 sénateur, désigné par le Sénat ;
- 1 fonctionnaire du ministère des Travaux Publics, désigné par le gouvernement ;
- 1 fonctionnaire des Finances, désigné par le gouvernement ;
- 3 techniciens, choisis par la Fédération des cheminots ;
- 3 fonctionnaires, désignés par la Fédération des fonctionnaires ;
- 3 cheminots, choisis par la Fédération des cheminots (copie textuelle).

Commission qui aurait pour but, pour mission de définir dans quelles conditions se ferait, non pas la reprise, mais le rachat des compagnies de chemins de fer.

Voilà un programme qu'on ne peut, certes, qualifier de révolutionnaire et que nous ne pouvons faire nôtre, car, ainsi que nous l'expliquons dans notre dernier numéro, nous ne concevons la « nationalisation » que sous forme de la reprise sans indemnités de tous les moyens de travail, de réparation, d'échange, et de leur retour à la collectivité sous forme de propriété commune. Et l'on s'étonne que devant projet (le projet du Conseil Economique du Travail), le gouvernement fasse montre de tant d'intransigence.

Nous ne concevons guère qu'on mette en branle les masses ouvrières et qu'on les jette dans la bataille, par vagues d'assaut successives et réserves après réserves (1), pour un but aussi mince de résultats. Aussi, puisque nous sommes en pleine action et bien décidés à ne point lâcher, il faut qu'on sache, dès aujourd'hui, et que nous le proclamons pour ce faire, que pour nous, « la nationalisation » est synonyme de « socialisation », et qu'à cette revendication est

liée le sort de nos camarades emprisonnés, la question de « l'Amnistie » par conséquent, ainsi que toutes autres questions qui ont trait à la liquidation de la Société Bourgeoise, à la suppression du Pouvoir et de l'Autorité et que nous n'aurons de cesse de lutter pour l'instauration du Communisme libertaire.

Et si les militants cégétistes ne comprennent pas maintenant que le gouvernement se démasque brusquement et que par un coup de force, il essaie de dissoudre les organisations ouvrières, qu'ils doivent élargir leur revendication, agrandir leur objectif, à seule fin de donner à la lutte un caractère profond de transformation sociale, il appartient aux militants révolutionnaires de faire comprendre nettement et sans ambiguës que le problème social est plus large, aussi plus intéressant et de donner aux masses, qu'ils touchent journellement, des indications et des directives à ce sujet.

On pourrait souhaiter que l'action des travailleurs en grève revête plus d'ampleur, plus d'enthousiasme, et suscite des actes plus en rapport avec la situation. En un mot on saurait sentir dans la masse qui chôme plus d'énervement et plus de décision. Car malgré qu'on répugne aux violences, il faut bien se dire que la solution du conflit n'interviendra pas toute seule, de la seule force d'inertie du prolétariat.

Pour acculer les gouvernants, pour faire face aux répressions, pour maîtriser l'action néfaste des briseurs de grève, pour briser les résistances, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent, il faudra autre chose que les appels au calme ou à la discipline ; autres choses que les mises en garde contre les « provocateurs » et les « excitateurs ». Il faudra, tôt ou tard, avoir recours à l'action directe, révolutionnaire et dans la rue sans doute, puisque c'est là que se voit finalement tous les conflits et que se font les révolutions... N'en déplaise à d'aucuns.

Pour liquider le passé, un passé de boue et de sang, pour assurer l'avenir, un avenir moins incertain que le présent, plus fraternel, où l'homme cessera de se faire la guerre et de considérer dans son prochain, un être « faillible et corvéable à merci » ; pour permettre à la Révolution Sociale de s'effectuer ; seule la classe productrice en possède les moyens.

Il faut donc que tous ceux qui aspirent à ce nouvel ordre de choses se sentent de cœur avec le mouvement présent et concurrent de toutes leurs forces à son triomphe. Et que la lutte surtout ne nous fasse pas oublier le succès de la réorganisation.

Soyons capables de prendre nos responsabilités, toutes nos responsabilités, mais soyons aptes aussi à remplacer de main la société bourgeoise et son organisation défectueuse.

Voilà la besogne qui incombe aux militants avertis. Cette besogne, la besogne de relèvement social, ne sera pas mince, et toutes les bonnes volontés, toutes les énergies ne seront pas trop pour en assurer le bon fonctionnement, le développement.

CONTENT.

Les Allemands auraient tué le pape Pie X

C'est sous ce titre que la plupart des journaux français se sont fait l'écho d'une question fort intéressante soulevée par un journal des Etats-Unis : The New-York Times.

La question n'est pas nouvelle. L'abbé Daniel, dans un livre qu'il a publié récemment sous le titre : *Le Baptême de Sang* (1 vol., 4 fr. 00, en vente à la Librairie Sociale), a non seulement donné tous les détails sur la mort mystérieuse de Pie X, mais également ceux concernant le cardinal Rampolla, qui mourut empoisonné, et l'assassinat du cardinal Ferrata.

Aujourd'hui, les langues se délient et les faits restés mystérieux viennent au jour. Les catholiques sont obligés d'avouer les faits. Certes, ils rejettent les crimes sur des Allemands — ceux-ci ont toujours bon dos tant que l'histoire n'aura pas établi les responsabilités.

Mais les catholiques sont fort ennuyés ; ces crimes sont imputables à toute la Congrégation des Jésuites et ne sont, en somme, que la continuation des intrigues et des complots qui se trament journellement au Vatican. Il n'y a là ni Allemands, ni Français, ni Italiens, ni Autrichiens. Il y a un Pape, le Pape, et le Parti prêtres, et un sou-

C'est dans ce monde internationaliste et interlope que se déroulent toutes les conspirations qui mettent le monde à feu et à sang.

Et c'est dans ce milieu que les catholiques français voudraient envoyer un ambassadeur !

Le moment est mal choisi pour parler de la reprise des relations avec Rome. Ce n'est pas lorsque le Vatican donne à nouveau au monde civilisé le spectacle d'une caverne d'assassins que l'on peut décemment parler d'un rapprochement entre la République française et le Saint-Siège.

Les catholiques devraient avoir la pudeur de se faire.

DANS LA LUTTE

La masse ouvrière s'est ébranlée ! Après avoir triomphé en leur congrès et sans perdre un instant, nos camarades cheminots sont entrés en lutte ouverte avec la société capitaliste et ses gouvernants, en réclamant la nationalisation des moyens de transport.

Puis, pour le même objectif, les dockers, les inscrits maritimes et les mineurs ont apporté à leur tour leur concours effectif.

Aujourd'hui, d'autres fédérations participent à ce mouvement qui s'amplifie avec l'appoint que lui donneront les corporations encore actuellement au travail.

Il nous plaît de constater que ce n'est pas une question de satisfactions immédiates — augmentation de salaires — qui amène le prolétariat à accomplir un effort sérieux, qui, quoi qu'il arrive, le rapprochera de sa libération.

Devant une manifestation aussi imposante de la volonté ouvrière, ce que nous attendions depuis longtemps, nous n'avons pas hésité à participer de toute notre énergie à l'action entreprise.

Aussi bien, donnons-nous libre cours à notre désir d'action.

VEBER.

N'ayons pas peur de la révolution

J'ai été assez surpris, étant donné l'ensemble de nos conceptions, des controverses soulevées dans les milieux anarchistes sur la révolution.

Que la révolution soit discréditée par des socialistes ou par les syndicalistes nouveau genre, rien de surprenant, rien de mieux même, mais ce qui surprend c'est que des anarchistes mêlent leurs cris à ceux de cette mentalité et renvoient aussi aux calendes grecques la belle révolte des serfs, tant désirable.

Is ne se frotteront pas de cette constatation que nous faisons, et ils ne s'en prendront qu'à eux de ce que nous sommes obligés de constater, l'identité de leurs arguments avec les raisons de ceux qui, par défaut de convictions ou lâcheté, ou trahison, abusent, depuis près de six ans, le monde ouvrier et s'efforcent de le livrer pieds et poings liés à la bourgeoisie. Pourquoi aussi émettent-ils ces craintes chimériques, doutent-ils des bons effets d'une révolution, et surtout pourquoi veulent-ils éviter l'inéluctable ?

Il a été assez dit et prouvé pourtant : qu'une révolution ne se décore pas à volonté, qu'elle est l'œuvre des circonstances autant que des hommes ; que les capitalistes par leurs exactions et leurs crimes y contribuent plus que les révolutionnaires par leur agitation et leur éducation ; et que, notamment, elle sera faite, tant qu'il faudra détruire surtout, par l'ensemble des parias dont la valeur n'est pas contestable en de tels moments.

Alors, pourquoi donner des coups d'épée dans l'eau et poser une question qui ne se pose pas, puisqu'il ne dépend pas de nous de retarder les événements ? — J'ajoute d'ailleurs que nous serions impardonnable de les retarder au cas où nous en aurions la possibilité.

Oh ! bien sûr, il serait souhaitable que le bled abonde dans les greniers, les vêtements dans les magasins, que le pays possède plethore de tout pour passer de la société actuelle à celle que nous désirons instaurer. Mais alors, la situation serait bien moins révolutionnaire et les habitants bien mieux disposés à l'obéissance et aux soumissions, chères à ceux qui vivent de la stupidité et du labeur d'autrui.

L'histoire nous apprend que les soulèvements populaires se produisent au moment des grandes disettes et après les grandes guerres ; la Révolution Française de 1789 et l'insurrection communiste de Paris en 1871 ne le démentent pas, au contraire. Aussi, les quelques amis qui voudraient que tout marche selon un plan conçu — évidemment, ce serait le rêve — feront bien de profiter des enseignements du passé pour ne plus s'opposer, tels des Don Quichotte modernes, aux mouvements qui ébranlent le monde et le renouvellent.

N'exagèrent-ils pas d'ailleurs lorsqu'ils prétendent que nous n'avons rien à gagner à une révolution prochaine ? Le fait que le régime bourgeois est en faillite et que l'Autorité ne parvient pas à réparer les ruines de l'effroyable guerre, à nourrir sainement, à décongestionner et à loger spacieusement la population, est-ce la preuve que la succession ne vaut rien et que nous devons la refuser ?

En ce cas, je pourrais me montrer curieux, leur demander où nous allons, quel sera le sort du peuple, avec qui, appréhendé pour lui les conséquences d'une révolution, et sur quel Mes-

La partie qui se joue est grosse de conséquences pour l'avenir même du mouvement ouvrier, nous ne l'ignorons pas et c'est pour cela qu'il nous appartient d'y jouer notre rôle avec la vigueur qui convient.

En face de la répression violente d'un gouvernement qui avoue ainsi une vérité qu'il fausse par des mensonges quotidiens, débauchés dans une presse dont l'intérêt est lié au régime actuel, il reste à prouver de façon décisive la puissance que possèdent les forces du prolétariat.

Pour cela, il n'est pas trop de l'effort de tous ceux qui ont débarrassé leur conscience de tous les préjugés bourgeois. Car ils auront à prévenir les lassitudes, en galvanisant les énergies et aussi à empêcher aux trahisons de se produire en prenant en face des événements l'attitude vigoureuse qui leur est commune.

Et surtout que les individus s'imprègnent bien de ce fait, ce qui est en eux qu'ils trouveront la volonté d'agir comme des hommes, capables de vivre dans une société, débarrassée du parasitisme et des privilèges.

VEBER.

pour la soutenir avec nous et aider à son heureuse évolution.

Je pourrais noirier bien du papier avec l'énumération de ses bienfaits dont nous bénéficierons tout de suite ou dans le délai le plus réduit. Je pourrais, par exemple, parler des forces morales qui animeront alors la population, corriger ses vices et seront un important facteur de progrès. Ce sera pour une autre fois.

J'ai la conviction que la révolution, même avec ses tâtonnements, résoudra favorablement les problèmes si angoissants de l'heure actuelle, et fera aimer la vie et s'apprécier les hommes en réparant les inégalités sociales qui sont la honte de l'humanité et font son malheur.

J'ai aussi cette autre conviction : que le communisme anarchiste peut succéder au présent état de choses, et je m'efforcerai, dans un prochain article, de la faire partager à ceux des nôtres qui le voudraient bien, mais n'osent l'espérer.

L. LEONIC.



BESOGNE UTILE

GRANDE BALADE CHAMPETRE
 Des « Amis du Libertaire »
 au Tapis Vert de la Fontaine Sainte-Marie
 DIMANCHE 16 MAI
 CONCERT, JEUX, DIVERTISSEMENTS
 Les camarades feront bien d'apporter leurs provisions.

La fin des patis politiques

Nous assistons à une évolution très nette de l'opinion. Elle tend à se dépouiller de plus en plus de son vêtement idéologique et apparaît comme une lutte d'intérêts matériels entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.

Il y a une vingtaine d'années on pouvait encore distinguer entre les bourgeoisies. Il y avait les cléricaux et les anticléricaux ; les républicains modérés qui voulaient le statu quo et les radicaux qui avaient tout un programme de réformes dont la réalisation devait aboutir à la République démocratique telle que la voulait déjà Robespierre en 1793.

Les radicaux s'usèrent au pouvoir et ne réalisèrent rien de sérieux ; déjà une nouvelle classification se faisait dans l'opinion ; le Clemenceau de 1906 évoquait la barricade qui ne séparait que deux partis ou plutôt deux classes : le prolétariat et la bourgeoisie.

Déjà les vieilles haines anticléricales s'étaient apaisées, les bourgeois comprenaient que l'Eglise, gendarme moral opposé aux convoitises des pauvres était une alliée et non une ennemie, et au matérialisme et au positivisme du dix-neuvième siècle se substituait le pragmatisme et le bergsonisme laissant la porte ouverte à l'au delà.

Le souci de la vérité critère du positivisme fit place à celui de l'utilité. L'idée la plus absurde était recevable pourvu qu'elle soit utile, c'est-à-dire qu'elle fasse durer l'ordre de choses actuel.

C'était ravaler l'idée au rôle de servante des intérêts matériels, le ventre prenait la prééminence sur le cerveau qui n'avait plus à travailler que pour l'empirer. L'union sacrée du début de la guerre accrut encore la confusion des anciens partis, les curés trônaient dans les croix-rouges à côté des anticléricaux les plus notoires.

Aujourd'hui l'évolution est terminée, la bourgeoisie a jeté le masque. Le régime lui importe peu ; s'il y avait un roi, elle prendrait la monarchie. Elle n'a pas de croyance religieuse sincère, mais elle est favorable aux prêtres. Son but unique est de garder son oisiveté et son argent avec les jouissances que l'argent procure, la hanse d'un bouleversement social domine toute sa mentalité. Si pour l'éviter il faut massacrer cent mille ouvriers, elle n'hésitera pas un seul instant.

Les prolétaires de leur côté commencent à secouer le joug. Le sentiment de leur force se fait jour en leur esprit, ils comprennent que même sans violences ils peuvent par un seul acte de leurs volontés bien unies paralyser la vie économique du pays. Malheureusement leur but est encore assez mal défini.

La France qui donnait la lumière autrefois doit aujourd'hui la recevoir d'ailleurs.

Tout permet d'espérer néanmoins que nous verrons de grandes choses.
 Doctoresse PELLETIER.

Actualité

4 Monsieur Baudet

On vous taxe de démenche, monsieur, on se gaussait de vous. Quand vos pires ennemis vouent à l'étré d'un cabanon votre trépidant gélaine, vos meilleurs amis rêvent pour vous le guignolesque emploi d'accusateur public, où s'illustra Mornet, cet émile du chien-loup.

Moi, monsieur, je vous admire, quand vous appartenez à l'horizon des lettres, fils au nom de son mari, vous comptez l'impossible effort où vous obligeait un tel nom. Pour que l'on ne confondit point, vous incitâtes vos contemporains à changer une lettre de votre patronyme et vous vous mîtes à braire. En un temps où les trônes partout se lézardaient, vous avez tenu cette gageure de restaurer ici le premier escarole. Pénétré d'un génial humour, pour l'agrandir d'un escarole, vous avez proposé au maitreau brodé de lys, l'écritier présomptueux du bourgeois couronné qui fessoya la Restauration et de l'autre Philippe, assassin de son roi.

Vous avez fait avaler cela à vos lecteurs, monsieur, et l'on ne savait plus si l'argent tombant dans votre escarole était le fruit d'un énorme chantage ou le juste salaire d'une formidable bouffonnerie. C'est admirable !

Mais voici que vous changez vos tréteaux. La toile de fond est pourpre. Vous jouez les Conspirateurs, vous jouez maintenant les Médicis. L'interprétation est de choix ; le comédien Marasme, qui vous assistait, s'entend à supprimer en silence les ennemis de votre pavlov. Et voici à l'orchestre, éclatant en braves, les descendants de 89, les bons bourgeois que vous avez honnis. Les voici pâmés d'aise à vous entendre. Ils ont tout oublié, tout, même l'honneur de leur caste, tout, sauf la frousse qui n'est que du bedaine.

Vous guélemez avec tant de suffisance, que vous les rassurez, vous êtes leur grand policier ; ils vous méprisent, mais vous les dominez. Vous devez bien rire, monsieur, qui savez que c'est par eux qu'un peu de force vous échott. C'est admirable !

Mais ce que l'admiration le plus, monsieur, dans votre éléphantine personne, c'est d'ailleurs, sans mériter tant de fessées et n'en ait point encore reçu.

CHAB.

UNE FOIS DE PLUS

Une fois de plus, les journaux ont publié une information mensongère.

Au cours de la double perquisition récemment opérée à l'imprimerie *La Fraternelle* et à son domicile particulier, les policiers n'ont rien découvert et ne pouvaient rien découvrir. Si les serveurs du Parquet de la Seine ne sont pas plus heureux ailleurs, ce ne sont pas les documents saisis lors de leurs innombrables visites domiciliaires qui fourniront au gouvernement de quoi justifier l'existence d'un complot contre la sûreté intérieure de l'Etat.

Sébastien Faure.

Propos d'un paria

Dans l'infatigable canard où sévit Lysis le cynisme, un mouchard — l'ailleur d'oreille journaliste, c'est si souvent la même chose ! — qui répond au nom de Mittler, analyse l'article de notre camarade Content paru dans le dernier numéro.

Si je juge qu'il est superflu de répondre aux inepties de ce triste sire, je crois bon de signaler la grouille intense qui fait servir les jesses à la volatilité de plume qui opère dans la presse bourgeoise et à ailleurs — assurément.

Et je ne puis m'empêcher de signaler ces trouvailles particulièrement réjouissantes. « Les anarchistes qui ne sont pourtant qu'une minorité... »

Oui, non, salaud, mais une minorité suffisamment dangereuse pour troubler la digestion des repus que tu défends.

« Content, mauvais Français (le pauvre) — homme de paille — derrière lequel se dissimulent les Sébastien Faure et autres professionnels de l'excitation à la guerre civile, au pillage et autres beautes de l'anarchie. »

Et moi qui croyais que seule la société bourgeoise avait le monopole des carnages nationaux et internationaux, des pillages et autres splendides en dévotion !

L'éloquent appel de Content à la grève générale révolutionnaire, met en rage le boueux personnage qui termine en demandant une répression féroce.

« Nous voudrions espérer qu'on ne laissera pas plus longtemps se préparer la révolution sociale et qu'on coffrera ces anarchistes qu'on étouffe en liberté encore en liberté pour préparer l'esclavage qu'amènerait inévitablement leur accession au pouvoir. »

Il faut véritablement être un crétin-né pour parler de l'accession au pouvoir des anarchistes, et cela d'autant plus que le détenteur n'a aucune idée de ce qu'ils peuvent être les théories anarchistes.

Mais qu'il se rassure, son appel ne manquera pas d'être entendu : on coffrera les anarchistes, on en boucle d'ailleurs tous les jours, ce qui n'empêche nullement l'idée de suivre son chemin de se propager malgré toutes les persécutions, malgré les prisons et leurs pourvoyeurs stipendiés de la bourgeoisie.

Si ceux-ci ne sont pas contents de notre prononciation, c'est que nous avons tout lieu de l'être... et Content aussi !

Pierre MUADES.

Amis, abonnez-vous
 Faites-nous des abonnés

Un copain de Roanne nous a procuré dans une semaine 25 abonnements nouveaux, un autre de Cambrai 6, l'abonné d'ant le meilleur moyen de faire vivre un journal, à l'œuvre camarades.

La Nationalisation des Chemins de fer

Je viens de relire le projet de loi nationale que propose la C.G.T. et pour l'idée de laquelle, celle-ci vient de déclencher la grève actuelle. Tout d'abord, je dois dire que, qu'on en soit gré ou non, elle n'est pas une œuvre de la C.G.T. et, en ce moment, j'ai une conscience de l'union nécessaire de toutes les forces révolutionnaires pour qu'une idée de division n'inspire. Ceci dit, je suis d'autant plus libre pour critiquer ce projet à la lueur de notre philosophie.

Constatons d'abord que ce projet n'est pas :

- 1° Révolutionnaire ;
 - 2° Anticapitaliste ;
 - 3° Réformiste.
- Ni révolutionnaire, ni anticapitaliste, ni réformiste ! C'est le comble pour la C.G.T. et pourtant un rôle général de critique gouvernementale et de sabotage s'abat sur cette proposition. Pourquoi ? C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Nous disons : 1° Ce projet n'est pas révolutionnaire.

En effet, cette révolutionnaire n'est vouloir que les moyens de production et de distribution passent entre les mains des travailleurs, c'est vouloir que le produit intégral du travail reste entre les mains de ceux qui produisent.

Or, nous lisons dans le texte du projet : « En principe, les obligations des compagnies seront remplacées par des titres de même type dans le Service des Intérêts sera fait par la régie elle-même. »

En ce qui concerne les actions, elles seront remplacées par des titres à revenus fixes pour la partie qui est à rembourser d'après l'application des conventions entre l'Etat et les Compagnies.

Le montant de ces nouveaux titres, calculé sur le pair sans égal pour chacun, correspondant aux taux d'intérêts de la Banque de France appliqués à l'annuité due par l'Etat sur le capital-actions à chacune des compagnies.

Ces nouvelles valeurs seront amorties dans un délai de cinquante-cinq ans.

On croirait, n'est-ce pas, en lisant ces lignes, lire un exposé d'une société capitaliste ! Et cela sort de la C. G. T. !

Si ces actions dérivées aux anciens actionnaires continuent à servir et elles continueront, la grasse prébende aux souscripteurs, et les actions d'apports ? C'est dépeindre d'une grande partie de leur gain les travailleurs exploités les réseaux ferrés. C'est continuer à faire vivre inutiles et nuisibles, quantité de gens possédant les actions actuelles sur ces organismes. C'est seulement remettre la direction managée des administrations, comme celle des administrateurs syndicaux-gouvernementaux !

C'est, en dernier ressort, prendre une gestion mauvaise, prêt de crouler, par une nouvelle société ayant davantage la confiance des masses exploitées et des commerçants et industriels. C'est replacer la société capitaliste dans l'espoir de la faire revivre. A ce sujet, je ne puis mieux faire que de renvoyer Jodaux et autres accapareurs de ce projet, à Paul-Louis qui lui répond d'avance dans son livre *Le Boulversement Mondial*, page 150 :

« Elles auraient maintenant ce double inconvénient de compromettre le régime futur tout en laissant intact le régime actuel. »

« La guerre a été une catastrophe et ses effets immédiats ont imposés aux hommes l'obligation de dresser un plan méthodique, qui abolisse d'un seul coup toutes les causes de faiblesse et qui crée une vitalité nouvelle. Les industries socialisées s'effondreraient dans la structure capitaliste, participeraient à la déchéance de celle-ci et n'apporteraient que comme des pierres à l'édifice. La coexistence des deux principes aussi dissimilables que la socialisation et l'appropriation privée n'engendrerait qu'incohérence, trouble matériel et moral. Dans l'état présent, la socialisation individuelle, qu'à un déplacement de l'appropriation privée, ne servirait que ceux qui en combattent l'idée fondamentale. »

Dans le projet c'est la remise directe de l'organisme du travail aux seuls travailleurs de la voie ferrée.

2° Elle n'est pas anticapitaliste puisqu'elle admet que les actions seront remises au pair dans un délai de 75 ans et que celles-ci serviraient des intérêts à leurs porteurs.

Ces 75 ans veulent-ils dire que c'est à cette époque que l'on fera la Révolution ?

3° Elle n'est même pas réformiste, car c'est la réforme nationale capable de donner plus de bien-être aux travailleurs et aux travailleurs seuls ?

Cette transformation ne servirait que ceux qui combattent l'idée fondamentale d'une transformation sociale ! Voilà ce qu'il faut retenir. Ce projet ne peut être qu'un replâtrage sur le corps en décomposition de la société capitaliste et ce agglomération de réformistes qui sont les « réformateurs » du régime !

Nous ne discuterons pas ici la valeur au point de vue national de ce projet, car il est hors de doute qu'il doit représenter, au point de vue capitaliste, un progrès énorme sur les organisations existantes, et nous ne confondons pas à bon compte l'opposition la plus transparente que montrent gouvernants et capitalistes à ce projet.

Deux choses à penser : On les capitalistes ne veulent rien entendre de cette étude, ou ils sont de méchans avec les meneurs syndicalistes. Car ils ont tout à gagner de leur proposition, puisque c'est la remise, croient-ils (meneurs C. G. T.) de la révolution qui vient.

S'ils ne veulent rien entendre, ce serait donc que la deuxième hypothèse serait fautive et qu'il n'y aurait aucune connivence entre les dirigeants bourgeois sur le bord de la banqueroute et les réformistes, c'est ce que je souhaite, et alors nous pourrions croire à la peur bourgeoise de l'autorité trop grande que prendraient les syndicalistes.

Cette autorité, croient-ils, serait la porte ouverte à la Révolution.

Je sais bien que dans le projet de nationalisation qu'on désire donner, celui-ci éliminerait les agitateurs et spéculateurs divers qui se font sur les actions actuelles et que cela ne fait pas plaisir aux banquiers qui en vivent. Mais cela vaut-il la peine que l'on fasse toute cette agitation ? Ne savons-nous pas que si on leur retire aux capitalistes les actions sur les chemins de fer, ceux-ci trouveront encore des mines, des canaux, des ports, des docks, etc., etc., où ils pourront agiter et vivre en parasites ?

Nous disons comme Sarlori dans la *Bonne Guerre* :

« Le Nationalisation, c'est une formule bourgeoise de conservation. L'expropriation, voilà l'équitable solution communiste, celle qu'on ne peut plus traiter d'utopie, parce qu'on la met en vigueur quelque part depuis près de trois années, vous savez bien où... en Russie. »

N'imposez, constatons que tout replâtrage de la société actuelle, qu'il soit fait par la vieille machine et sa mort à bref délai.

Toutes ces agitations, qu'elles aient des bases réformistes ou capitalistes, ne doivent pas nous faire oublier à nous, anarchistes et communistes, le but que nous désirons atteindre, et qui est, tout d'abord, que toute action quelle qu'elle soit, ne peut que servir

notre propagande si nous avons le sens de la psychologie du moment.

Dans toutes ces manifestations nous devons y être pour pousser la masse à agir non pas suivant les idées des meneurs cégétistes qui ne savent que crier au calme et à la discipline, mais avec notre esprit d'initiative poussé à l'extrême. Les foules, une fois déplacées, doivent sortir de leurs cadres syndicalistes et submerger les meneurs qui voudraient les arrêter en chemins de fer à nous seuls, qu'il convient d'orienter le mouvement vers la Révolution intégrale, en sachant que le premier principe de la guerre, comme celui de la guerre sociale, est d'agir !

Nous venons de faire un nouveau tirage de tracts « Le Libertaire » et de papillons que nous tenons à la disposition de nos camarades qui nous en feraient la demande aux prix suivants : tracts, franco, 10 fr. ; papillons, 4 fr. le mille.

UN VIEUX MILITANT S'EN VA

Notre vieux camarade Moreau-Montalié vient de mourir. Ce nom ne rappelle rien à nos jeunes amis, car Moreau s'est éteint à l'âge de 33 ans, à l'hospice Debrousse et, depuis plusieurs années, il lui était impossible de participer activement à la propagande. Mais il était connu, estimé, aimé de tous les vieux militants de l'association. Tout jeune, il avait pris part à l'action. Sous l'Empire, il lutta contre le régime odieux que le César dégringolait faisait peser sur la France. Quand éclata la Commune, il embrassa avec ardeur la cause populaire et, jusqu'à l'écrasement définitif du mouvement insurrectionnel du 18 mars, il combattit vaillamment.

La Commune ayant été noyée dans le sang, il réussit à s'évader et se réfugia en Angleterre et ne revint en France qu'après l'amnistie.

Revenu à Paris, il se lia étroitement avec Constant Martin, Pouget, Malato, Sébastien Faure et la plupart des militants de l'anarchie. Il collabora, avec Sébastien Faure, au *Journal du Peuple* ; ensuite, avec Pouget, à la *Révolution*.

Devenu vieux, il consacra les forces qui lui restaient à la bonne administration de « La Ruche » ; ensuite à la comptabilité de l'imprimerie « La Fraternelle » et à quelques mois, il y travailla encore chaque jour.

Il s'est éteint doucement, pauvre, visité par quelques amis fidèles, désolé de ne pas avoir pu laisser à la jeune génération l'humaine sagesse vers sa libération, mais plein de foi en la prochaine délivrance.

Sébastien FAURE.

II

Vers le désastre

Sur ces entrefaites l'ordre arrivait à Toulon d'organiser, pour ce qui concernait la participation de la France, l'expédition des Dardanelles. Lamentable expédition, s'il en fut, et qui commença, comme on s'en souvient au printemps de 1915 !

A ce moment, pour venir à bout de la Turquie, l'Angleterre et la France décidèrent d'organiser une armée navale anglo-française assez importante pour forcer les Dardanelles et s'emparer de Constantinople.

Nul n'ignore aujourd'hui que c'était trop tard. Au dire de tous les experts maritimes, sans exception, ce plan était réalisable et même, paraît-il, d'exécution facile, tout à fait au début de la guerre quand la Turquie ne s'était pas encore jointe à l'Allemagne, en ouvrant les hostilités contre la Russie.

A ce moment, affirmant les gens compétents, si l'escadre anglo-française de la Méditerranée avait poursuivi résolument les croiseurs allemands, *Göben* et *Breslau*, quand après avoir bombardé les côtes de l'Algérie, ils se réfugièrent à Constantinople, c'eût été jeu d'enfant que d'y pénétrer avec eux, l'accès des Dardanelles étant absolument libre.

Alors, ajoutent-ils, si les forces navales anglo-françaises, sans en prendre possession, les eussent, du moins, neutralisés, la Turquie se serait trouvée, dès le début même de la guerre, dans l'impossibilité d'y prendre part, et l'on n'aurait jamais eu besoin d'organiser la désastreuse expédition.

Lorsque la décision fut prise, en février 1915, la Turquie s'étant déjà, depuis plusieurs mois, délibérément rangée aux côtés de l'Allemagne, celle-ci, sans aucun retard, l'avait aidée, non seulement à former une flotte de guerre redoutable, mais aussi à hérissier les Dardanelles de nombreuses et inexpugnables fortifications, ce qui, toujours au dire des experts les plus réputés, faisait désormais, du franchissement des Dardanelles, une entreprise formidable, voire impossible et, qui, en tout cas, devait entraîner, pour les deux nations participantes, de terribles sacrifices, tant en hommes qu'en matériel.

Malgré toutes les objections et les prévisions pessimistes, l'Angleterre persista dans son idée. Elle envoya sur la côte turque, six puissantes unités, tandis que la France se chargeait à sacrifier les cuirassés *Gaulois*, *Charlemagne*, *Bouvet* et *Suffren*, sans compter d'autres unités de moindre importance.

Ce fut au port de Toulon, qu'incombait la mission de les armer et de les équiper. A ce moment-là j'étais en service dans une batterie de ce port.

Les quatre cuirassés, comportant, cela va sans dire, tant en canons lourds de marine qu'en pièces plus légères, une artillerie nombreuse et dont le rôle, dans le franchissement des Dardanelles, devait être décisif. Il s'agissait, en effet, de démolir les fortifications redoutables des Turco-Allemands avaient hérissier les rives de la Corne-d'Or, et, pour cela, réduire au silence, l'artillerie plus redoutable encore qu'ils y avaient entassée.

Il fallait donc, avant tout, munir nos cuirassés de la poudre la plus parfaite et la plus puissante qui fut à notre disposition. Or, au lieu de remplir les soutes avec une poudre de ce genre, ce fut la fameuse poudre B, criminellement conservée qu'on y entassa.

Pour aggraver encore le forfait, on compléta l'armement avec une poudre plus déficiente encore, condamnée également par les Commissions, et qui avait plus de quatre ans d'existence. Tout cela sans que pussent même s'en douter équipages et officiers.

Lisez plutôt ce témoignage :

« Oui, ne craignez pas de l'affirmer, m'écrivit un officier, témoin oculaire, le crime fut accompli à notre insu et à l'insu de nos hommes. Ce fut seulement quand les cuirassés furent pris la mer, que tout le monde connut la vérité. Inutile de vous dire que l'émotion fut considérable. Pouvait le sentiment du devoir l'emporter sur l'indignation et l'on marcha tout de même ; mais, hélas ! les résultats, au point de vue du franchissement des Dardanelles, furent ce qu'ils devaient être. Interrogez tous ceux qui nous ont vu sur le cuirassé, ils vous diront que le tir de nos meilleures pièces fut à peu près inefficace et qu'il fut facile à la formidable artillerie dont disposaient les Turco-Allemands, non seulement de

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

Fin de la première partie

N. D. L. R. — Le copain qui la semaine dernière à remplacé Content à la mise en pages, s'est occupé de placer la fin de la première partie à la suite du commencement de la deuxième. Les 50 dernières lignes sont la fin de la première partie.

Comme à Madagascar, sur le sol de la Macédoine, nos soldats n'eurent à boire qu'une eau fétide, infestée de microbes pathogènes, et de même qu'à Madagascar, on avait manqué d'appareils distillatoires, le fait s'est renouvelé à Salonique dans des proportions encore plus douloureuses.

Si, à Madagascar, la dysenterie avait fait un nombre considérable de victimes évalué à 6 pour 100 des effectifs, en Macédoine, d'après les rapports officiels, le chiffre a atteint celui de 25 pour 100.

Il résulte enfin, et c'est à mon sens l'accusation la plus grave, que de même qu'à Madagascar, le sulfate de quinine a manqué au corps expéditionnaire de Salonique.

A cette accusation précise que répondra l'Administration responsable ? Elle fera certainement la même réponse que jadis : « Mais c'est par centaines de kilogrammes qu'on ne peut en chercher la cause, que dans les entrailles mêmes du navire. »

Ils ont, enfin, la conviction douloureuse, que l'infortuné *Bouvet*, comme l'*Éna* et la *Liberté*, a sauté, dans des détroits, par la conflagration spontanée de ses propres poudres... « ... Il est impossible, m'écrivait un de ceux-ci, d'expliquer autrement la rapidité vertigineuse avec laquelle le *Bouvet* a disparu sous les flots. D'une part, en effet, un cuirassé de ce tonnage, frappé mortellement dans ses œuvres vives, par un ou plusieurs projectiles ennemis, flotte presque toujours un temps suffisant pour permettre quelques sauvetages, surtout alors que, comme c'est ici le cas, les unités pouvant lui porter secours sont à proximité ; et d'autre part, même après le heurt d'une mine, la rapidité de sa disparition n'est pas telle qu'on ne puisse l'apprécier au chronomètre. »

« Or, comme tous les autres témoins, je puis affirmer que la vitesse, avec laquelle, a disparu le *Bouvet* fut à peine appréciable... » Et il concluait :

« ... Pour moi, comme pour beaucoup d'autres parmi mes collègues, si le *Gaulois* et le *Charlemagne* ont sombré, comme c'est certain, sous les coups des projectiles de l'ennemi, sans avoir pu faire eux-mêmes, à celui-ci, le moindre mal, étant donnée la nature de leurs poudres, le *Bouvet*, lui, s'est détruit, lui-même et pour la même raison... »

Que répondre à ces terribles témoignages d'officiers et de matelots qui ont vu, et conservent encore, dans leurs prunelles, l'épouvante d'une disparition aussi mystérieusement rapide ?

Pour ma part, mon rôle d'enquêteur impartial et d'historien, m'imposait le devoir d'enregistrer, sans les commenter, ces affirmations de témoins dont je ne puis suspecter la sincérité, et dont on ne peut prétendre qu'ils se sont laissés entraîner par la colère et l'indignation.

Non moins lamentable que celle du *Gaulois*, du *Charlemagne* et du *Bouvet* fut l'histoire du *Suffren*, qui ne se sauva des Dardanelles, que pour disparaître, peu après, corps et biens, sans qu'on sache encore aujourd'hui, comment, en cet endroit il a sombré et où gît sa carcasse.

Peu avant la guerre, le *Suffren*, à la suite d'une collision avec le *Démocratie*, avait eu ses deux écouiers complètement démolis, ce qui entraînait une longue indisponibilité et exigeait des réparations sérieuses.

Les écouiers, sont, en effet, les orifices par où passent les chaînes des ancres, d'où leur importance pour la sécurité du navire.

Lorsque, ces réparations terminées, le *Suffren* reprit la mer, on s'aperçut que, par suite de mensurations défectueuses, le fonctionnement des chaînes et des ancres restait toujours impossible, ce qui, au moins mauvais temps eût mis le cuirassé dans une situation périlleuse.

On dut procéder d'urgence à de nouvelles réparations, après avoir porté aux « profits et pertes » les centaines de mille francs dépensés.

Cette réparation terminée, le *Suffren* reprit la mer d'où il ne devait jamais envoyer de ses nouvelles. En effet, en janvier 1917, il sombrait avec ses 840 hommes d'équipage, sans que, le répète, on n'ait jamais pu savoir ni où, ni comment avait eu lieu la catastrophe.

Quand elle fut connue, dans les milieux maritimes, où je me trouvais, rares furent ceux qui s'en étonnèrent. Certains même, parmi les mieux renseignés, se contentèrent de murmurer avec tristesse :

« C'était prévu, archiprévu... » Et pour peu qu'on insistât auprès d'eux, pour obtenir quelques éclaircissements, les uns n'hésitaient pas à prononcer les mots : Poudre B, d'autres à incriminer en même temps, la malfection dans la dernière réparation des écouiers...

Pauvres marins des Dardanelles ! Ensevelis dans l'oubli comme ils le furent dans les flots, par le crime de ceux à qui incombent toutes les responsabilités de la guerre ! Ils allèrent au combat avec la certitude absolue de leur mort et sans le moindre espoir de pouvoir rendre à l'ennemi les coups dont ils seraient les victimes !

Certes comme les blessés dont j'ai dit l'histoire, succombant, faute de soins nécessaires, sur le champ de bataille, dans les ambulances et les hôpitaux, ce ne fut pas sans maudire ces criminels, responsables de leur mort, autant que de leur impuissance, qu'ils disparurent dans les flots de la Corne d'Or ; et ne serait-ce pas une légère satisfaction à leur mémoire que de coller au poteau ces misérables !

P. Vigné d'Octon.

Centralisme et Fédéralisme

Humbert-Droz, dans *La Nouvelle Internationale*, termine un article contre « la Cie des Ronds-de-Cuir de Berne » et « le bureaucratisme somnolent de nos grandes organisations syndicales » par cette phrase :

« La question n'est pas de centralisme et de fédéralisme », comme voudraient nous la présenter nos vieilles lites contre Bérioni. Tournez la page de l'histoire, nous vivons dans la troisième année de la révolution prolétarienne de Russie. Nous sommes comme vous contre le fédéralisme qui disperse les forces dans la lutte, nous sommes pour le centralisme, mais il y a centralisme et centralisme, et vous pouvez déjà supposer que le nôtre ne ressemble guère au vôtre. »

Pourquoi résumer la tendance fédéraliste en un individu ? La lutte fédéraliste à La Chaux-de-Fonds, pour ne parler que de cette localité, a été menée par tout un groupe de syndicalistes indépendamment de Bérioni. Mais l'aveu est précieux à retenir. A l'encontre de nous, tout le monde se réclame donc du centralisme, sous prétexte d'éviter la dispersion des forces. Comment affirmer encore cela, après que nous avons pu constater la puissance réelle de ces fameuses Centrales allemandes, au moment de la guerre et, plus tard, de la Révolution ?

« Ah ! mais... précisément, c'est qu'il y a centralisme et centralisme. Voyez la Russie ! En réalité, de Russie nous ne savons encore rien de précis. L'histoire nous dit, par contre, que les révolutions du passé ont été surtout faites des initiatives, insurrections et réalisations locales. Le pouvoir central n'a pu que les sanctionner, non sans avoir parfois cherché à les saboter. C'est trop tôt pour connaître le rôle respectif du fédéralisme et du centralisme dans la révolution russe. Attendons. »

Il y a centralisme et centralisme. Oui, il y a celui dont on est soi-même grand maître, le bon, et celui dirigé encore par un groupe concurrent, le mauvais. C'est naturel. Dans tout système dictatorial, la question de personnes prime tout. Et c'est précisément là l'une des raisons pour lesquelles nous n'en voulons pas.

Pour terminer, nous aimerions voir Humbert-Droz nous expliquer comment il peut y avoir centralisme sans bureaucratie. Et si les deux sont inséparables, pourquoi alors prôner le centralisme et attaquer la bureaucratie ?

centralisme, mais il y a centralisme et centralisme, et vous pouvez déjà supposer que le nôtre ne ressemble guère au vôtre. »

Pourquoi résumer la tendance fédéraliste en un individu ? La lutte fédéraliste à La Chaux-de-Fonds, pour ne parler que de cette localité, a été menée par tout un groupe de syndicalistes indépendamment de Bérioni. Mais l'aveu est précieux à retenir. A l'encontre de nous, tout le monde se réclame donc du centralisme, sous prétexte d'éviter la dispersion des forces. Comment affirmer encore cela, après que nous avons pu constater la puissance réelle de ces fameuses Centrales allemandes, au moment de la guerre et, plus tard, de la Révolution ?

« Ah ! mais... précisément, c'est qu'il y a centralisme et centralisme. Voyez la Russie ! En réalité, de Russie nous ne savons encore rien de précis. L'histoire nous dit, par contre, que les révolutions du passé ont été surtout faites des initiatives, insurrections et réalisations locales. Le pouvoir central n'a pu que les sanctionner, non sans avoir parfois cherché à les saboter. C'est trop tôt pour connaître le rôle respectif du fédéralisme et du centralisme dans la révolution russe. Attendons. »

Il y a centralisme et centralisme. Oui, il y a celui dont on est soi-même grand maître, le bon, et celui dirigé encore par un groupe concurrent, le mauvais. C'est naturel. Dans tout système dictatorial, la question de personnes prime tout. Et c'est précisément là l'une des raisons pour lesquelles nous n'en voulons pas.

Pour terminer, nous aimerions voir Humbert-Droz nous expliquer comment il peut y avoir centralisme sans bureaucratie. Et si les deux sont inséparables, pourquoi alors prôner le centralisme et attaquer la bureaucratie ?

Plus de Nations, des Hommes

G. Rodrigues dans la *Grande Revue* fait parler Henri Heine comme le pire des nationalistes français. C'est facile en coupant des extraits. Il nous montre un Heine présentant ses compatriotes comme indéfectibles ; abusés par le capitalisme et la philosophie abstraite de Kant et Hegel, incapables dans leur balourdise de connaître jamais le prix de la liberté. Cependant si Rodrigues a parfois pu penser que le peuple français est un peuple libre, comment peut-il concilier les critiques de l'auteur de l'« Intermezzo » avec le reste de son œuvre, qui n'est d'un bout à l'autre qu'un vœu d'union intellectuelle et politique des Français et des Allemands.

Ces deux grands peuples sont faits pour être frères » disait-il.

Où, quand l'un connaîtra la liberté, l'autre ne tardera pas à l'acquiescer.

Voilà bien à mon avis, la grosse erreur de psychologie de ceux qui font métier de juger les hommes — c'est de raisonner « nationalisme ». Ils prennent un paquet d'hommes, une nation si vous voulez, et la juge d'après ses manifestations globales pour conclure que tous les éléments composants obéissent à des directives intimes de même caractère. Superficiellement ils ont raison : un Allemand pris dans la masse aura des points de vue allemands ; de même pour un Français ou un Espagnol.

Cependant ces Etats, ces conditionnements des hommes modernes sont tous créés de toutes pièces par les besoins d'accaparement des minorités rapaces.

Est-ce une preuve de veulerie éternelle à charge des Allemands, d'avoir accepté et le froid Luther et le brutal Frédéric ? Les Français sont-ils moins jugulés parce qu'ils ont une religion plus suave et plus chaude, et parce que le bâton qui les dompte est quelque peu enrubanné ?

On pourra me dire qu'un Français ne saurait supporter le quart de ce que subit un Allemand ; (ce qui n'est pas prouvé). Que nous avons fait 89, que chaque peuple a le gouvernement qui lui mérite, etc... Toutes ces preuves, faites ou à faire n'empêcheront pas qu'il y ait des hommes dans les deux pays qui ne sont ni Français, ni Allemands, mais simplement des hommes, habitant le grand pays : la Terre.

En naissant, malgré la nationalité, nous ne connaissons qu'une chose : la liberté ; la liberté du pousin qui trotte au sortir de sa coquille, la liberté de l'oiseau essayant ses ailes loies et des dogmes, les hommes rouges et les hommes noirs qui vont nous posséder. Pourtant l'Autorité va s'abattre, en des formes différentes peut-être, mais dont le produit ne sera que l'esclavage.

Peut-on supposer que des différences dans l'art de mater vont consacrer pour les uns un éternel esclavage et pour les autres des possibilités de liberté ? Non, les natures rebelles ont subi des compressions sauvages ne sont pas plus éloignées de la liberté que celles, plus raffinées, qui n'ont pu supporter que des fureurs souples et hypocrites.

Il y a moins de quatre ans nos psychologues dédaignaient des institutions tsaristes que le peuple russe était né pour l'esclavage. Que vaut aujourd'hui pareille assertion ?

Que vaudront demain les jugements portés à tort et à travers sur le peuple allemand ?

Les dates d'évolution sont différentes pour les divers groupements humains, à cause des erreurs dont on empoisonne ces derniers, mais en fin de compte que trouvera-t-on pour tous si ce n'est la liberté ? Les chemins parcourus pour arriver au lumineux but importent peu, pourvu qu'ils y mènent. Qui l'imposent les sentiers pénibles où le pied saigne, les précipices où la chair s'engouffre si la caravane humaine voit au loin « la claire tour qui sur les flots domine ».

René LACOLICHE

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

En caisse fin février, 2.408 fr. 60 ; Mars, Le Feu, 10 fr. ; L. 402, maison Victor, 45 fr. ; Tailleurs et ravauteurs de Paris, 66 fr. 25 ; métallurgie de Béliers, 17 fr. ; société de Brasseries-Mines, 23 fr. ; métaux de Grenoble, 50 fr. ; bâtiment d'Oran, 5 fr. 50 ; métaux Saint-Etienne, 16 fr. 15 ; syndicat de Saintes, 3 fr. 15 ; 37 fr. 60 ; gainiers de Paris, 10 fr. ; bâtiment Le Mans, 10 fr. ; textile d'Orléans, collecté, 29 fr. 50 ; syndicat de Dunkerque, 25 fr. ; ouvriers du bijou, Paris, 10 fr. ; société du gaz de Paris, 50 fr. ; L. Clement, 5 fr. ; Vermet, liste 317, 28 fr. 50 ; comité de Givors, 6 fr. 50 ; Eug. Votzel, 50 fr. ; Duin, 50 fr. ; Joliet, 2 fr. ; Dubreuil, 15 fr. 65 ; ébénistes de Lyon, 5 fr. ; liste 838, 28 fr. 25 ; souscription arsenal de Rennes, 88 fr. ; métaux Orléans, 10 fr. ; collecteurs métalliques, 58 fr. 30 fr. ; collecte boulevard de l'Épiphanie, 50 fr. ; Berthelette, 1 fr. 85 ; collecte réunion Levallois-Perret, 54 fr. ; rue Ordener, 25 fr. 60 ; bâtiment de Nevres, 6 fr. ; Lattaud, Trélat, 10 fr. ; triquetiers Paris, versement mensuel, 50 fr. ; arsenal de Brest, 33 fr. ; liste du *Libertaire*, 23 fr. ; Belleville meeting, 175 fr. ; collecté, 39 fr. ; collecte Faubourg-Saint-Antoine, 15 fr. 25 ; collecte meeting Pentin Aubervilliers, 33 fr. ; collecte rue Legendre, 20 fr. ; recettes au 10 avril, 2.571 fr. 80 ; dépenses, 980 fr. ; en caisse, 2.191 fr. 80 — Le trésorier : F. CARA, Pidi.

Plus de Permanents

Même lorsqu'ils se sont étiquetés anarchistes (nous pourrions citer), ils ont trahi, il se sont perdus.

Les méfaits du centralisme ? Mais nous sommes las de les énumérer !

Les deux premiers jours de la grève des cheministes, je me trouvais parmi les grévistes dans une petite ville très industrielle de l'Oise. Ma première pensée fut de rendre, par manifestation, le chômage général.

« Rien à faire ici », objectèrent les militants, « il faut attendre les ordres des fédérations. »

Et la grève, qui aurait pu être générale, se déroula dans l'indifférence générale. Même le dimanche après-midi, les travailleurs des autres corporations n'assistèrent pas au meeting, alors que le temps était superbe et qu'il se tenait en plein air, dans un jardin public.

Voilà le centralisme.

A cette, pour la même grève des cheministes, immédiatement des cortèges se formèrent, parcoururent la ville, drapeaux rouges et noirs déployés. L'enthousiasme gagnait les masses. Le chômage est général.

Voilà le fédéralisme.

Si chaque ville, si chaque centre en avait fait autant, les ordres d'en haut qui ne viennent pas ou viennent trop tard, nous n'en serions peut-être pas où nous sommes. Nous n'en serions, en tout cas, pas à crier : « Trahison ! Trahison ! » puisque, avec ce système, personne n'a le pouvoir, l'autorité de décréter l'action, cette action prenant naissance dans la volonté collective, anonyme des masses aux cent mille têtes.

S. CASTEU.

POUR LES PETITS D'AUTRICHE

Deux comités, qui ont pour but de secourir les petits Autrichiens victimes des heures initiales de quelques camarades, de se créer l'un à Grenoble, l'autre à Bourg-de-Péage. Adresser les dons en nature et en espèces à Montmayeur, Union des Syndicats, 7, quai Grégoire, et à Jourd'au, trésorier de l'œuvre, rue du Temple, Bourg-de-Péage (Drôme).

F. A. Groupe des 2^e, 3^e et 4^e arrondissements. — Grande réunion publique et contradictoire. Mardi, à 20 heures, Maison commune, 1^{er} étage, 49, rue de Bretagne, 4^e arrondissement.

Groupe 10^e, 19^e et 20^e. — Tous les mercredis 34, rue Henri Chatelet, à 20 h.

Groupe de Montreuil-Vincennes. — Tous les jeudis, à 20 h., chez Chantecleir, 37, rue de Lagny, Vincennes.

Groupe du 13^e. — Tous les mardis, réunion Maison des Syndicats, 163, boulevard de l'Hippodrome. Invitation à tous.

Groupe lyrique théâtral. — Les camarades marquent des heures de travail pour le lyrique en formation sont priés d'assister à la réunion le 15 mai, 38, faubourg Saint-Denis. Nous aurons besoin surtout de violons, violoncelles, contrebasses, clarinettes, flûtes, pistons, trompettes ou trombones.

Groupe Le Foyer du 11^e. — Réunion tous les mercredis, à 20 h. 30, 35, rue de Charonne.

Amis de l'« Un » ex-« Mêle ». — Réunion samedi 15 mai, à 20 h., rue de Bretagne, 49. Marc Lefort sur : « Les dernières Idées ».

JEUNESSE ANARCHISTE

Conférence publique contradictoire vendredi 14 mai, à 20 h., rue de Bretagne, 49. L'ag. et traitera de la Sélection à travers les âges.

Pour prendre Date

Le journal *L'Atelier* du 8 mai a publié contre *Le Libertaire* et ses collaborateurs, au sujet de notre dessin du Premier Mai, un article que nous ne voulons pas qualifier au moment.

Nous entendons ne pas engager de polémiques à l'heure où le mouvement ouvrier réclame toutes les énergies.

Aussi, nous nous réservons de revenir sur cette question.

Pour que vive « Le Libertaire »

Edouard, 10 fr. ; Palvet, 2 fr. ; Betz, 10 fr. ; Pour l'idéal anarchique, 0 fr. 50 ; Groupe anarchiste Montreuil-Vincennes, 10 fr. ; Lacour, 5 fr. ; Mme Lacour, 2 fr. ; Eyrard, 2 fr. ; Dumas, 2 fr. ; Colas, 2 fr. ; Lambert, 2 fr. ; Lelut, 6 fr. 50 ; Rieth, 2 fr. ; Lamande, 2 fr. 35 ; Bargaio, 5 fr. ; Thery, 1 fr. ; Le Fichaux, 1 fr. ; E. D. F., 2 fr. 75 ; Drigal, 2 fr. 50 ; Liste 846, versée par Dupont, 14 fr. 50 ; Liste 847, versée par L. 15 fr. ; X. ; 1 fr. ; B. ; 1 fr. ; Marcel, 1 fr. 50 ; Liste 265, versée par Dugenne, 10 fr. ; Patuillat, 1 fr. ; Liste 1.654, versée par Digo, 22 fr. 50 ; Liste 1.994, versée par Viard, 11 fr. ; Liste 1.892, versée par Loison, 20 fr. ; Leroy, 3 fr. 60 ; Boutin, 2 fr. 50 ; Liste 1.484, versée par Jalis, 9 fr. ; Liste 126, versée par Mme Robert, 14 fr. 50 ; Liste 1.589, versée par Ramoli Ramoli, 22 fr. ; Remenigère, 5 fr. ; Mme Kugel, 2 fr. ; Liste